

Taschereau, alors supérieur du séminaire de Québec, proposait à l'abbé Bégin d'aller passer quelques années à Rome pour en revenir avec le titre de professeur de la nouvelle faculté. La proposition fut agréée, et en septembre suivant l'abbé Bégin part pour Boston en route pour Rome, avec les abbés Louis et Benjamin Paquet, comme compagnons de voyage. L'abbé Bégin fut absent pendant cinq ans et revint à Québec en juillet 1868. Il avait suivi les cours de l'Université Grégorienne au Collège Romain, qui comprenait luthéologie dogmatique et morale, les Saintes Ecritures, l'histoire de l'Eglise, le droit canonique, l'éloquence sacrée et l'hébreu.

" Il avait reçu tous les ordres mineurs et majeurs à Rome, et avait été ordonné prêtre à la Basilique Majeure de Saint-Jean de Latran le 10 Juin 1865 des mains de Son Eminence le cardinal-vicaire Patrizi. L'année suivante, il avait réussi à obtenir les degrés de docteur en théologie. à l'Université Grégorienne. Ayant obtenu la permission de résider deux années, de 1866-67 à faire une étude spéciale de l'histoire de l'Eglise et des langues orientales : l'hébreu, le chaldéen, le syriaque et l'arabe. A Rome, il résidait au séminaire français, *Via santa Chiara*. A la suite des grandes fêtes romaines du centenaire de Saint Pierre et de la canonisation des saints en 1867, il était allé à Innsbruck, dans le Tyrol autrichien. Il avait employé chacun des étés précédents à visiter l'Italie, la Savoie, la Suisse, la Prusse, la Belgique et surtout la France, mais passa celui de 1867, à étudier la langue allemande, si riche en ouvrages savants sur l'histoire et les Saintes Ecritures. Le 30 septembre de la même année, il se rendit en Palestine afin d'acquérir, comme il le désirait depuis longtemps, une connaissance plus exacte de certains faits historiques et bibliques.

" Le 2 juin 1868, M. Bégin partit du Tyrol en route pour Québec où il arriva le 27 du même mois. Il emportait avec lui plusieurs momies égyptiennes et des curiosités archéologiques qui sont aujourd'hui au musée de l'université Laval.

" Pendant quatre ou cinq hivers, il donna plusieurs cours publics sur des questions de controvertes. Ces conférences ont été publiées et forment un joli volume. En 1874, il a publié un second ouvrage intitulé : *La Sainte Ecriture et la Règle de Foi*. La même année, il publia un *Eloge de saint Thomas d'Aquin*, conférence donnée devant les révérends Pères Dominicains, de Saint-Hyacinthe."

**\* \* \* Un souvenir de la campagne.**

En fouillant dans mes papiers, j'exhume pour les lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ une pièce de poésie qui m'a été inspirée dans une circonstance mémorable, on en jugera.

Cela est intitulé : *Le nid vide*, et voici les vers :

L'arbre plonge dans le ciel bleu  
Ses branches de feuilles couvertes  
Dont le sol d'or et de feu  
Fait miroiter les teintes vertes.

Il se dresse comme un géant  
Sur un tronc aux rudes écorces.  
La fauvette, au gosier d'argent,  
Prélude sur ses membres torsés.

Il touche, du faite, l'azur ;  
La brise, dans ses flans se palpite,  
Et les grands bœufs, au sabot dur,  
A son ombre trouvent un gîte.

Or, ce matin, j'avais voulu,  
Eparpillant ces blanches perles,  
En couleur très résolu,  
Dénicher un vieux nid de merles

Dont je voyais à peine encor,  
Les contours faits de roseaux souples  
Et qui berce le doux trésor  
D'une couvée aux frères couples.

Le nid était placé bien haut  
Dans la ramure épaisse et forte,  
Et le jour qui montait, très chaud,  
Me faisait suer... mais qu'importe

Plein d'une juvénile ardeur,  
Faisant fi de sa leil qui flambe,  
J'atteignais jusqu'à sa hauteur  
M'ayant failli rompre la jambe.

Puis plus heureux que l'est un roi,  
J'allonge un bras lesté, avide...  
Mais jugez de mon désarroi,  
Le nid de merles était vide.

Il était vide... Espoirs déçus !  
Je m'en revins l'âme navrée,  
Mélancolique et par dessus  
Fort marri de mon équipée.

Et je songeai qu'ainsi toujours  
Dans le pauvre monde où nous sommes,  
Dieu se plaît à grossir le cours  
Des désillusions des hommes.

G. DESAULNIERS.

NOTRE-DAME !!

" Et j'ai peur quand je vois, jouet du Tout-Puissant,  
L'homme chétif et grand, plein de lumière et d'ombre,  
Qui sur cet océan flotte, tournoie et sombre  
Comme un faible roseau, mais un roseau pensant."



Je j'aime, chaque soir, venir me retremper dans le calme auguste et majestueux du saint temple de Dieu ! A cette heure, l'astre du jour mâle dans un prisme atténué ses rayons empourprés aux douces lumières albatrées du maître-autel, et l'effet de ces teintes lumineuses me séduit... puis le Calvaire tout embrasé... et la croix vers les cieux dressant sa cime altière, parlent à mon cœur un langage mystique et sacré. Ma pauvre âme, ballottée par l'orage du doute, s'incline et s'affaisse devant le Dieu de l'univers. Je veux croire... croire encore, croire toujours ! Il fait si bon prier ici. — (Extrait d'un journal portant date juillet 88.)

Le recueillement de ce grand silence éveille en moi des pensées grandioses, un charme rêveur se répand par tout mon être, " et la frivolité de ma nature rieuse y prend comme un reproche." Je me fais grave et, planant vers l'idéal, je songe longuement. A l'ombre de ces grands piliers ou loin de tous les regards, je cache mes ennuis, il n'est plus besoin d'arracher à mon esprit ce qui le captive et le charme, je puis être moi-même et dédaigner du monde les mesquines jouissances ; il est si doux d'échapper un instant à tout ce qui nous entoure, il est si doux de se reposer un peu du contact journalier du public, il est si doux de retoucher encore les notes d'un cœur qui se relie !

Oublieuse de toutes prétentions personnelles, je puis sans danger me remettre des fatigues et des émotions ardentes d'un jour trop bruyant. l'écho de ces parvis sacrés ne saurait être malin, tout ici respire une sainte charité. Et quand, tourmentée par des inquiétudes malades et les tortures d'une imagination trop vive, je ne vois que du noir au fond de ma pensée, lorsqu'ennuyée de ne plus trouver que le vide et le faux dans toutes les choses qui me charmaient autrefois, j'essaie, par un sentiment plutôt raisonné qu'instinctif, à refouler les larmes qu'il ne faut pas pleurer, je viens me réfugier ici...

Notre-Dame !! asile protecteur ! sanctuaire béni ! pied-à-terre de mon âme, sans doute je t'aime pour la richesse et la splendeur de tes beautés artistiques. Je t'aime quand, aux grands jours de fêtes, revêtant tes plus brillantes tentures, l'orchestre échappe de là-haut d'enivrants accords. Harmonie ! brillants décors ! joyeuses fanfares !... vous me charmez.

Je t'aime aussi quand toute de deuil enténébrée l'airain béni jette dans ta voûte immense comme des sanglots. Les sons doux et plaintifs de tes chants Grégoriens font vibrer en moi un quelque chose qui berce comme le flot qui passe ou la brise du soir qui doucement agite. Combien de fois me suis-je attardée sur ma route pour entendre le chant du *Dies iræ* !

Mais à tout cela je préfère le repos de ta solitude... Attirée par les parfums de ton sanctuaire, les reflets assoupissants de tes lampes suspendues, les grandes ombres qui projettent partout, je viens à l'heure du repos. D'abord, à l'autel mortuaire où miroite et scintille l'Etoile du Souvenir, et saluant respectueusement mais froidement sainte Anne, vole des yeux au Sacré-Cœur où, dans un sentiment de confiance et d'épanchement indicible, je dis mes pensées, mes désirs, mes joies, mes craintes et mes déboires.

Revenant à la blanche Madone si gracieusement inclinée vers nous, je dis, dans un langage à moi, une prière qui répond à tous mes besoins, toutes les aspirations de mon cœur ; puis, par une habitude restée familière, je laisse affectueusement à l'autel du Rosaire un bonsoir amical :

..... Me voilà ! .....

Parmi vous tous qui me lisez ce soir, en est-il un seul qui ne conserve dans un recoin de son cœur une sainte tendresse, un parfum de piété jetée là par une main chérie. Ne cherchez pas à refouler en vous l'instinct qui vous conduit à la maison de Dieu, et si, rongé par la douleur, agité par le trouble des passions, le doute vous jette au cœur comme un frisson, venez quand même, l'accent de la prière, comme un encens divin, monte et s'élève jusqu'au trône de la Reine du Ciel.

L'autel du Rosaire, si richement décoré en ces jours, est le dispensaire terrestre où la douce Madone déverse cette année, avec une prodigalité inouïe encore, toutes les grâces dont vous aurez besoin.

Hommage à qui de droit. \*

P. S. — J'arrête ici et refoule les idées qui germent au bout de ma plume, car Reine, amie intime à moi, me prie de vous faire parvenir les quelques notes suivantes. J'aurais pourtant aimé à vous transporter jusqu'au faite des hautes tours de ma belle église, ou très souvent je vais chanter de ma plus belle voix

Au pied de ta belle montagne,

et tout ça ne me coûte rien de plus qu'un *merci souriant* au bon vieillard qui m'accueille avec tant d'affabilité.

La contrebande se glisse partout, comme vous voyez. En attendant, partie remise n'est pas perdue, et un de ces quatre matins je reviendrai vous dire : *Ce que je vois là-haut.*

L'ALOUETTE DE NOTRE-DAME.

NOS MORTS

Ne pleurez plus.... priez....

" La mort qui sépare  
Par la mort répare  
En nous réunissant."



Le ciel est sombre, les feuilles tombent et le vent fait entendre de longs gémissements

La nature entière s'affaisse, accablée d'une vague mélancolie. Les prés, les champs, les vallons sont déserts, l'oiseau n'égrené plus sa joyeuse chanson, le bocage est muet.

Plus de sentiers fleuris, plus de campagnes vertes, adieu ! la belle saison, tout est fini.

Les bruits se taisent, tout est silence et paix, on n'entend plus dans les airs que des bruits d'ailes et de cordes brisées. D'un souffle mortel, la bise froide a tout emporté.

La nuit étend déjà son manteau de ténèbres, le glas funèbre gémit là-haut. C'est l'heure des tristesses amères, c'est l'heure de la prière, c'est la *veille des morts*.

Les yeux pleins de larmes, venez avec moi, soulevez le voile du tombeau, ceux dont l'image est encore présente à vos yeux, marchent dans l'ombre et réclament de vous ce soir un pieux souvenir.

Ces jours tristes et sombres ne sauraient durer... Venez prier, implorer d'un Dieu courroucé : Clémence... Pitié... Pardon... Eh ! quoi, l'adieu suprême serait-il si tôt oublié, sans qu'une voix d'un accent tendre vienne pleurer !

Pour orner l'autel mortuaire, faites chaque soir, durant ce mois, l'offrande d'une couronne rosariée.

Que l'Ange de la miséricorde, qui recueille ici-bas les sanglots et les pleurs, dirigeant son vol vers cette autre patrie, emporte sur son aile une prière, une œuvre expiatoire.

Priez ! priez toujours... auprès d'une place vide, sur une tombe, au pied d'un tabernacle.

Dieu qu'on adore et que l'on prie à genoux ouvre tes bras, déverse les flots de tes faveurs répand tes plus doux trésors et donne à ces âmes que nous avons tant aimées un rayon de ton soleil éternel.

Que le Règne de la miséricorde appaise ta justice... par pitié  
Ouvre les cieux.....

*Reine*